

# Notes de lectures



Georges Gaillard, Bertrand Ravon, Hélène Borie-Bonnet, Vincent Bompard  
*Rencontre avec Paul Fustier. L'institution au quotidien,  
une pensée clinique*  
Érès, 2020

Ce petit livre de la collection « Rencontre avec » présente une synthèse vivante des travaux de Paul Fustier, qui nous a quittés en 2016. Sa lecture réjouira ceux qui, comme les quatre auteurs et moi, ont eu la chance d'aborder la clinique de l'institution avec lui mais aussi les professionnels confrontés à ce type de clinique qui (re)découvriront une pensée méta sur les processus et les paradoxes traversant toutes les institutions, notamment celles du champ médico-social. La légèreté joyeuse et décalée de la pensée de Paul Fustier, praticien discret mais pertinent dans ses interventions, est à la mesure de sa rigueur, comme lorsqu'en musique la maîtrise technique devient la condition des audaces de l'interprétation – et Paul Fustier était un excellent musicien, devenu après sa retraite de professeur de psychologie un spécialiste de la vielle à roue de l'époque baroque. Georges Gaillard et Bertrand Ravon nous le rappellent dans leur introduction. En cette période de crise sociale et institutionnelle, penser les institutions pour les panser est plus que jamais nécessaire aux psychologues, aux éducateurs, aux soignants et à toute personne y intervenant, ne serait-ce que pour savoir où chacun met les pieds et ce qu'il est possible d'y faire compte tenu de leur « tâche primaire ».

La lecture polyphonique proposée par Fustier permet de ne pas tout psychologiser en termes de psychologie individuelle et de travailler avec tous les acteurs de terrain concernés sur le modèle de la recherche-action ou de l'analyse institutionnelle où l'intervention ne relève pas tant d'un expert sachant

que d'une co-construction ayant son efficacité de transformation du fait même de son mouvement. En résonance avec cette polyphonie professionnelle, les quatre auteurs, psychologues, sociologue ou psychanalyste et tous enseignants et formateurs, fréquentent les chemins de l'interdisciplinarité nécessaire à toute démarche méta pour penser l'organisation psychique des institutions et les pratiques éducatives et soignantes à un triple niveau : l'institution, l'équipe, la relation d'accompagnement. En ce sens, l'œuvre de Paul Fustier s'inscrit, mais de façon originale, dans la lignée des travaux de psychanalystes avec qui il a collaboré, comme René Kaës<sup>1</sup> et Alain-Noël-Henri<sup>2</sup>, mais aussi de psychosociologues, comme Eugène Enriquez ou encore René Lourau et Georges Lapassade dont il connaissait bien les travaux. Proche du mouvement de la psychothérapie institutionnelle, il n'est pas étonnant que Fustier soit aussi en dialogue constant dans sa pratique et dans sa théorisation avec Fernand Deligny.

Comme tous les ouvrages de cette collection, celui-ci mêle entretien, reprise d'articles devenus difficilement trouvables mais mis en perspective, contributions des quatre auteurs en écho à la pensée de Paul Fustier. Aussi les textes des uns répondent-ils aux textes des autres en reticotant un maillage des concepts et des pratiques tout à fait dans la lignée de ce qu'il a transmis à des générations de psychologues et d'éducateurs.

Le cœur de cette « rencontre avec » est constitué par la transcription d'un long entretien avec lui conduit par Hélène Borie-Bonnet. Ces verbatims permettent au lecteur d'apprécier l'évolution et l'originalité de sa pensée tout en la contextualisant dans sa trajectoire personnelle et professionnelle. Ainsi, nous pouvons mieux comprendre comment se sont forgés ces deux concepts fondamentaux que sont les « espaces interstitiels » et les « pratiques en ricochet » : Fustier commence par le secteur de « l'enfance inadaptée » (comme on disait à l'époque) où il exerce et élargit progressivement son champ de recherche au médico-social et à la psychiatrie, au fur et à mesure des nombreuses demandes qui lui sont adressées par des équipes en souffrance ou des institutions en crise. Il développe alors une méthode d'intervention qu'il veut clinique, c'est-à-dire centrée sur les cas particuliers et le concret des situations. Il la résume ainsi : « Il n'y a pas de travail clinique en institution, comme de travail clinique en groupe d'analyse de la pratique, qui ne parte de la question : "Voilà, il se passe ça, et on voudrait bien discuter de ce cas" » (p. 69).

L'irrationnel de l'institution, les rapports hiérarchiques et les conditions sociales des pratiques professionnelles constituent la « crise du dedans » comme premier niveau de l'intervention institutionnelle, le deuxième étant le changement opéré sur le dispositif avec les concernés. Dans ce type d'intervention, il est fondamental pour Fustier de s'intéresser à ce qui se passe dans les lieux interstitiels comme celui de la machine à café et d'écouter les anecdotes du

.....

1. R. Kaës (sous la direction de), *L'institution et les institutions*, Paris, Dunod, 1987.
2. A.-N. Henri, « Penser à partir de la pratique », dans O. Omay et G. Gaillard, *Rencontre avec Alain-Noël Henri*, Toulouse, érès, 2009.

quotidien apparemment banales mais « parlantes ». Ces lieux et ces anecdotes, moments ordinaires et peu ou pas organisés de toute vie institutionnelle, sont à considérer comme des analyseurs naturels, même si ce concept de l'analyse institutionnelle n'est pas mentionné explicitement par Fustier. Cette approche psychosociologique cohabite chez lui avec une lecture plus psychanalytique lui permettant par exemple de penser un modèle de l'éducateur, confronté à l'échec et à la carence des enfants qui lui sont confiés, autre que le modèle clérical et ses valeurs idéalisées.

La problématique psychopathologique de ces enfants lui a montré qu'elle obligeait les éducateurs et les « psy » à travailler en « côte à côte » plutôt qu'en « face à face » pour assurer une fonction essentielle d'étayage, entraînant des « pratiques en ricochet » portées non seulement par eux mais aussi par les jardiniers, les cuisiniers, les personnels de ménage, les non-soignants, qui « se trouvent peut-être en position d'écouter quelque chose parce qu'ils ne font pas profession de tout écouter » (p. 147). Cette pratique en ricochet suppose de ne pas se centrer sur l'enfant (ou sur le patient) mais sur un objet commun visé pour lui-même et non pas utilisé comme médiation thérapeutique (faire la cuisine, par exemple). Paul Fustier insiste beaucoup sur cette différence (p. 90) en s'appuyant sur la pratique de Deligny et des exemples concrets permettent au lecteur de bien comprendre le fond éthique de ce choix : il est fondamental de ne pas avoir sans arrêt un projet thérapeutique ou éducatif pour un patient et de le laisser en position de voisinage en s'occupant d'un objet et pas de lui, dans une présence proche. Par ricochet, il y trouvera son compte. D'où l'importance des notions de voisinage, de compagnonnage, de ce que Paul Fustier résume sous le terme de « relation de contiguïté » et qu'il illustre dans un texte avec l'histoire de Josiane. Pour lui, « la contiguïté est une mesure d'hygiène mentale... [et] est au service d'une position de type psychanalytique ». Cette pratique a ouvert la voie à des pratiques proches, comme celles nécessitées par exemple par la rencontre dans la rue avec les grands précaires<sup>3</sup>. Bertrand Ravon commente ces notions en soulignant l'importance chez Fustier de la latéralité dans la relation d'accompagnement et comment il n'a eu de cesse de soutenir la nécessité d'une position décalée. Il en montre aussi les fondements anthropologiques et l'apport de la sociologie à la clinique de l'institution.

On ne saurait rendre compte de l'apport de Paul Fustier sans mentionner ses réflexions sur la relation d'aide en rapport avec la problématique du don et de la dette. Les auteurs ont eu la bonne idée de republier, pour permettre de le situer dans son œuvre, un article paru en 2008 dans un numéro de la *NRP* consacré aux « ambiguïtés de la relation d'aide<sup>4</sup> ». Le point de départ en est l'énigme sur la motivation d'un professionnel à faire ce métier, qui est souvent interrogée par les enfants comme par certains patients : pourquoi fait-il cela ?

3. J. Furtos, *Les cliniques de la précarité*, Paris, Masson, 2008.

4. P. Fustier, « La relation d'aide et la question du don », *Nouvelle revue de psychosociologie*, 6, 2008, 27-39.

Qui est l'autre et qui suis-je pour lui ? En réponse, Fustier distingue deux niveaux qui souvent s'entremêlent dans la relation d'aide : celui, rationnel, du contrat de travail, qui relève de la socialité secondaire, et celui, plus affectif, d'un échange par le don, donc participant à la socialité primaire telle que définie par l'anthropologue Alain Caillé<sup>5</sup>. Et dans les institutions médico-sociales, cette socialité primaire se déploie beaucoup dans les espaces interstitiels et dans les moments de temps non compté. Dans le travail social comme dans d'autres champs il n'y jamais seulement une aide utilitaire par le don d'un objet ou d'un service, mais un échange avec un sujet aidé qui se doit d'être plus qu'un ayant-droit appartenant à une catégorie défavorisée : quelqu'un d'actif, participant à sa manière, notamment en se prenant en charge. La relation est donc implicitement contractualisée avec le risque possible que chacun soit pris dans une logique de don/contre-don. Mais cette aide qui suppose donc un lien ne va pas de soi dans nombre de situations, particulièrement quand les personnes ciblées sont carencées et désillusionnées sur la capacité d'aide de tout autre : elles se sentent exclues de toute forme de lien parce qu'elles sont prisonnières du dû, à l'instar de ce que décrit Winnicott dans la tendance antisociale.

Pour analyser la circulation du don, de la dette et du dû, Paul Fustier n'hésite pas à puiser dans les travaux de Winnicott et de Mauss dans la mesure où ils lui permettent de penser les enjeux de la relation d'aide, qu'il préfère appeler « lien d'accompagnement », titre d'un de ses ouvrages les plus connus<sup>6</sup>. Fustier développe alors ce qui amène l'aidé à interpréter l'énigme dans le sens d'un don d'amour et ce qui du côté du travailleur social peut inciter à son insu ce type d'interprétation, tout en rappelant que « aucune des deux modalités de réponse n'est définitive et la personne en difficulté peut interpréter l'agir du professionnel comme relevant d'une pratique neutre, dictée par les seules règles du métier, alors qu'à d'autres moments surgit l'espoir que l'acte relève d'un don faisant preuve d'amour » (p. 180). Sans doute la référence à la trilogie besoin/demande/désir développée par Lacan lui aurait-elle permis une articulation encore plus précise de ses réflexions sur la demande comme demande d'amour et les différentes manières pour les professionnels d'y répondre ou pas, mais Paul Fustier a privilégié dans son bricolage conceptuel celles qui lui permettaient de mieux comprendre pour intervenir au niveau le plus pertinent. Ainsi, sa transposition du modèle anthropologique du don/contre-don à la relation d'aide est chez lui plus nuancée et subtile qu'il n'y paraît et permet de comprendre comment les professionnels ont une responsabilité dans le processus d'échange, par exemple quand ils donnent trop d'amour, un « plus » par rapport à leur obligation professionnelle, ou ne permettent pas de régler la dette. C'est la manière de Paul Fustier d'évoquer sans le dire quelque processus

5. A. Caillé, « Postface au manifeste du MAUSS », *La revue du MAUSS*, 14, 1991, 101-116.

6. P. Fustier, *Le lien d'accompagnement. Entre don et contrat salarial*, Paris, Dunod, 2000.

de liquidation du transfert qu'il associe à « l'interdit de parasitage » ; la dette pour lui est une question de généalogie : l'aidé est dans une situation analogue à celle de l'enfant vis-à-vis de ses parents et n'a pas à rendre quelque chose sous forme d'un contre-don dans un échange horizontal mais à l'orienter vers un autre qu'il aide à son tour : « Il ne va pas rendre le don à celui qui l'a donné, mais à une tierce personne » (p. 99). Cette conception du réglage de la dette, symbolique, donc, rejoint les travaux de Legendre qui, dans les années 1990, a développé le concept de « justice généalogique<sup>7</sup> ».

Paul Fustier était aussi un enseignant-chercheur engagé depuis leurs débuts dans les dispositifs de formation à partir de la pratique initiée par Alain-Noël Henri à Lyon ; dans ceux-ci, le point de départ d'une recherche est le plus souvent tiré de la pratique clinique de l'apprenti chercheur : un événement du quotidien institutionnel, un acte de violence, une difficulté relationnelle, une impasse contretransférentielle se présentent dans un premier temps comme un objet brut énigmatique. Ils constituent ce « cas fondateur » que la démarche de recherche clinique se propose d'élucider. Fustier, dans un article paru dans le *Bulletin de psychologie*<sup>8</sup> et repris ici, en propose une élaboration en trois temps. Le deuxième temps, celui de la recherche monographique, procédant d'une rencontre particulière avec la théorie, doit permettre un travail de métabolisation et de transformation de ce cas fondateur, au départ a-signifiant. Le troisième temps, pas toujours acquis chez nombre d'étudiants ou de professionnels, est celui de l'articulation du « cas au singulier<sup>9</sup> » avec un certain degré de généralisation pouvant permettre de comprendre d'autres situations, d'où l'importance de la méthodologie et de la formulation d'hypothèses pertinentes. Fustier insiste avec raison sur la nécessité dans la recherche clinique de ce passage incessant entre le singulier d'un cas et la pluralité de quelques autres, à condition de prendre en compte son inévitable dimension subjective : si toute recherche est un aveu autobiographique, comme le disait Devereux, Paul Fustier montre ici à quelles conditions l'étudiant-chercheur peut se dégager d'une trop grande intrication de son objet de recherche avec sa vie personnelle. La théorie se dégage de la pratique et y revient, obligeant le clinicien à bricoler avec créativité et rigueur, ce qui nécessite de bien repérer ce qui relève du cadre et ce qui relève des processus : comme en musique, l'interprétation nécessite un cadre tonal et rythmique.

La pensée de Paul Fustier, faite de métissage et de bricolage pour penser la pratique dans les institutions, méritait bien un glossaire synthétisé par Vincent Bombard et Georges Gaillard de ces « concepts intermédiaires » qu'il a élaborés progressivement à partir de ses interventions dans des centaines d'institutions. Le lecteur pourra « trouver en lui cette capacité de jouer avec la théorie, tout

7. P. Legendre et A. Papageorgiou-Legendre, *Filiation. Fondement généalogique de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1990.

8. P. Fustier, « Le cas fondateur en recherche clinique », *Bulletin de psychologie*, XLIX, 425, 1996, 471-475.

9. D. Widlöcher, « Le cas, au singulier », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 42, 1990, 285-302.

en veillant à préserver une cohérence indispensable » (p. 165). Un bon bricoleur a les outils qu'il faut et sait s'en servir, quitte à en inventer d'autres pour s'adapter à la réalité du terrain : « Le bon artisan se fabrique des outils dès lors que manquent à sa main ceux qui lui ont été remis. Invitation à y aller », disait Marcel Czermak en 2015. Fustier, un autre « Monsieur Paul » qui savait y faire avec la cuisine institutionnelle sans pour autant donner de recettes à ses élèves, mais quelques concepts intermédiaires pour bricoler avec pertinence leurs modes d'intervention.

À l'heure de la réglementation généralisée et des procédures totalisantes, la pensée de Paul Fustier nous offre un espace de liberté où la recherche du temps perdu est précieuse pour accueillir la vie telle qu'elle se déploie dans les institutions.

Jean-Pierre Durif-Varembont  
MC HDR émérite, CRPPC (Lyon2)  
Psychologue clinicien, psychanalyste